

Parmi les propositions prohibées par le pape Alexandre VIII, dans son décret dogmatique de 1690, il en est une ainsi conçue : La louange, donnée à Marie, *entant que Marie*, est vaine. C'est la vingt-sixième (1). Elle était extraite d'un petit livre publié quelques années avant ce décret; livre dont nous aurons à parler plus tard. Il est connu sous le titre étrange d'*Avis salutaires de la B. Vierge à ses dévots indiscrets*. Le but de l'auteur et de ceux qui le poussèrent à l'écrire était de diminuer la dévotion des peuples à la Mère de Dieu, sous le prétexte plausible d'en retrancher les abus. Voici comme il faisait parler Marie sur le point qui nous occupe : « Les louanges que l'on me donne, rapportées à moi comme à moi-même, sont vaines; rapportées à moi comme à la Mère, à la servante de Dieu, sont saintes... Je suis la servante de Dieu comme vous. Quand donc vous me louez, louez principalement Dieu et glorifiez-le, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante » (2)... Comparez ces propositions captieuses avec ces autres du même auteur mises également sur les lèvres de Marie : « C'est à Dieu seul à qui appartient tout honneur, toute louange et toute gloire... Je ne cherche pas ma propre gloire, mais celle de celui qui m'a créée et qui m'a rachetée »; comparez-les encore avec la conduite des fauteurs ou des inspireurs

une image du roi, peinte ou sculptée... l'image lui dira d'une certaine manière : Qui m'a vu, a vu le roi. Et encore : Le roi et moi nous sommes un, quant à la ressemblance. Et encore : Je suis dans le roi, et le roi est en moi, du moins pour la forme extérieure; d'une part, en effet, la peinture a les traits du roi, et de l'autre le roi porte en lui-même ce que présente aux yeux la peinture ». S. Nicephor, Patr. Ct., *Antirrhét.* III, n. 24. P. G., c. 413; col. S. Cyrill. Alexand., *Thesaur., Assert.* 12. P. G., LXXV, 184.

(1) *Laus quae defertur Mariae, ut Mariae, vana est.* Denzinger, *Enchirid.*, n. 1183.

(2) *Avis salut.*, § 3, n. 1.

du livre et de sa doctrine, supprimant les plus beaux éloges de la bienheureuse Vierge dans la Liturgie de l'Église, et transformant autant qu'il était en eux ses fêtes les plus solennelles, les fêtes de l'Annonciation et de la Purification par exemple, pour reporter toute l'attention des fidèles sur Notre Seigneur; alors vous comprendrez tout le venin caché sous l'équivoque de la formule.

Dégagée de l'ambiguïté des mots, la proposition revient à dire : N'honorez pas Marie pour sa dignité propre, ni pour les dons suréminents qu'elle a reçus de Dieu; mais honorez plutôt en elle Dieu qui l'a faite sa mère, Dieu devant qui, de son aveu même, elle est un néant. En d'autres termes, que votre culte pour la Mère de Dieu ne soit pas un culte absolu, mais un culte relatif, à peu près comme celui de la Croix du Sauveur. Voilà, si je ne me trompe, ce pour quoi le Souverain Pontife a proscrit la formule abrégée des *Avis salutaires*. Elle le méritait, car le sens pernicieux est le premier. C'est donc *au fond* la doctrine impie de Constantin Copronyme. De part et d'autre on veut que Marie soit uniquement glorifiée comme le temple où le Dieu fait chair s'est renfermé; d'un culte, par conséquent, qui se rapporte immédiatement et formellement au Christ. Il faut pourtant noter une double différence. C'est d'abord que l'empereur d'Orient n'a pas voilé sa pensée; c'est ensuite qu'il réduit le culte religieux de la divine mère au temps où Jésus reposait dans ses entrailles, tandis que le *donneur d'avis* n'admet pas une pareille restriction. Prenez un vase sacré : Copronyme, en vertu de ses principes, l'honorera, tant qu'il contiendra le corps ou le sang du Seigneur. Les *Avis salutaires* voudront qu'on lui

garde une vénération respectueuse, alors même que ce corps et ce sang n'y seront plus renfermés, mais uniquement en vue de ce qu'il a contenu.

III. — Le culte de la bienheureuse Vierge est un culte absolu, parce qu'elle possède *en elle-même* la raison des honneurs et des louanges que nous lui rendons : c'est-à-dire, et sa maternité divine et sa gloire au-dessus de toute gloire, après celle de son Fils. Et pourtant ce culte, tout absolu qu'il est, a quelque chose de relatif. Quand c'est Dieu que j'adore, mon culte ne passe pas outre; il s'arrête à lui. Pourquoi? Parce que Dieu ne tient de personne autre que lui-même la suréminente dignité qui réclame mon adoration. En lui-même et *par lui seul* il est la toute beauté, la toute bonté, la toute puissance et la toute perfection; mon premier principe et ma fin dernière. Mais ce que j'honore dans les Saints, encore qu'ils le possèdent en propre, ils ne le tiennent pas d'eux-mêmes : c'est un don de Dieu, c'est un écoulement de la plénitude infinie. Les Saints sont les ouvrages, les merveilles de la grâce. Par conséquent, plus je les regarde, plus je les admire, moins je peux m'arrêter à eux. Tout ce que je vois en eux de titres à mon respect, à mon amour, à mes hommages, m'élève pour me porter vers Dieu : leur sainteté me dit la sainteté de leur principe, et leur gloire chante ses grandeurs infinies.

Puis-je glorifier le ruisseau, sans glorifier du même coup la source? Puis-je célébrer le serviteur et l'ami de Dieu comme serviteur et comme ami, sans que ma louange remonte à celui dont il est le serviteur et l'ami? Chose bien digne de remarque, les saints que

nous honorons le plus sont ceux-là mêmes en qui nous glorifions aussi le plus Dieu, l'auteur et l'ouvrier de leur sainteté; parce que leur gloire et leur perfection sont dans la proportion de la grâce qu'ils en ont reçue.

Donc le culte des Saints, loin de détourner au profit de la créature l'honneur qui revient à Dieu, retourne finalement à la glorification de Dieu. C'est Dieu que nous honorons dans ses serviteurs, et pour les grâces qu'il leur a faites, et pour les mérites qui en ont été le fruit, et pour la gloire dont il les couronne; comme l'auteur, comme l'objet et comme la récompense de leur sainteté. Et voilà ce que la sainte Église nous fait clairement entendre dans les hymnes qu'elle chante à l'honneur des Saints. Car, après avoir célébré les actes de leur zèle, de leurs vertus, de leur apostolat ou de leur martyre, c'est-à-dire, ce qu'ils ont fait et souffert pour la gloire de Dieu, elle termine invariablement ces cantiques par la *doxologie*, c'est-à-dire, par la glorification du Père, du Fils et du Saint Esprit : reconnaissant par là que toute la gloire des Saints descend de Dieu et remonte à Dieu. Par conséquent, rien de plus faux ni de plus injuste que l'accusation, trop souvent portée contre les catholiques, de retrancher du culte de Dieu les honneurs rendus par eux aux élus de Dieu. Cela ressort évidemment des considérations précédentes, et les Pères l'ont mille fois proclamé dans leurs écrits.

« Il ne faut pas en douter, toutes les louanges que nous donnons à la mère appartiennent au Fils; et, réciproquement, l'honneur que nous rendons au Fils ne nous écarte pas de la glorification de la mère. Si, d'après Salomon, un enfant sage est la gloire de son

père (1), combien plus est-il glorieux d'être la mère de la Sagesse elle-même » (2).

« Non, il n'est pas possible de séparer de la mère la puissance et la principauté du Fils. Une est la chair du Christ et de Marie, un l'esprit, une la charité... Or, l'unité ne souffre ni division ni partage. Encore que ce qui est vient de deux, il ne peut être scindé : si bien qu'à mon jugement la gloire du Fils et la gloire de la mère sont moins une gloire commune qu'une seule et même gloire » (3). « C'est donc chose indubitable que la gloire de Dieu bénéficie de tout ce qu'on fait et chante à l'honneur de sa mère » (4). C'était la raison pour laquelle l'ancien auteur dont j'ai tiré cette sentence exhortait les chrétiens à célébrer dignement l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. C'est aussi l'un des motifs qui déterminèrent Pie IX à définir la Conception immaculée de la Mère de Dieu. Il l'a fait, « non seulement pour satisfaire les désirs très pieux du monde catholique et son propre amour envers la divine Vierge, mais aussi pour honorer de plus en plus en elle son Fils unique, Jésus-Christ, Notre Seigneur : *car tout honneur et toute louange donnée à la mère rejaillit sur le Fils* » (5).

Insistons sur cette vérité, puisque l'hérésie nous a fait et nous fait encore le reproche d'oublier le Fils pour honorer exclusivement sa mère. Quand la raison et l'autorité seraient muettes sur ce point de doctrine,

(1) Prov., xi, 1.

(2) S. Bernard., *hom. 4 in Missus est*, n. 1. P. L. CLXXXIII, 78.

(3) Ernard. Bonaeval., *ep. Carnot., de Laudibus B. V. P. L. CLXIX*, 1729.

(4) Nulli enim dubium quin totum ad gloriam Ejus pertineat quidquid digne Genitrici suae impensum fuerit atque solemniter attributum. Pseudo-Hieronym., *ep. 9, ad Paul. et Eustoch.*, n. 4. P. L. XXX, 126.

(5) Bulla *Ineffabilis Pii*, P. IX.

il suffirait des faits pour réfuter l'accusation portée contre l'Église par les sectes protestantes. Nous en avons déjà fait la remarque (1), le culte d'adoration pour Notre Seigneur suit une marche ascendante ou descendante, suivant que sa mère est ou plus honorée ou plus mise en oubli. S'il y a des contrées dans le monde chrétien où la croyance à la divinité de Notre Seigneur va diminuant et s'évanouissant ; où, par suite, le tribut de l'adoration proprement dite lui devient de jour en jour moins certainement payé, ce sont incontestablement celles-là mêmes où l'on a répudié le culte de sa mère. « Chassez la servante et son fils, » disait Sara, jalouse d'écarter d'Isaac la compétition qu'elle redoutait pour celui-ci de la part d'Ismaël, le premier-né d'Abraham. C'est aussi la tactique de l'ennemi du Christ. Voulant bannir le Fils des âmes chrétiennes, et lui ravir le double hommage de leur foi et de leur amour, il leur persuade de chasser la *servante du Seigneur*, sachant par expérience que l'exil de l'une entraîne à bref délai l'expulsion de l'autre. Au contraire, quand Dieu veut pleinement établir le règne de son Fils sur un cœur, il dresse dans ce cœur un trône d'amour à Marie.

Pour ne parler que des saints plus rapprochés de nous, vous n'en citerez pas un qui ne se soit posé comme le serviteur passionné de la Mère de Dieu ; pas un, non plus, qui n'ait été tout ensemble le chevalier du Christ ; prêt à donner, pour les faire régner l'un et l'autre sur les hommes, son temps, ses sueurs et jusqu'à la dernière goutte de son sang. Marie n'est pas la rivale, mais la servante de son Fils. Aller à son

(1) I^o Partie, L.I, c. 3.

autel, c'est aller par la voie la plus sûre à celui de Jésus. Le fait évangélique de l'adoration des mages se reproduit partout et toujours. C'est en venant à Marie qu'on trouve Jésus. Si, dans le sein de l'Église anglicane, il y a présentement des chrétiens qui aspirent à se rapprocher de plus près du Dieu Sauveur, on les voit du même coup, au grand scandale de leurs compagnons de schisme, chanter les louanges de sa mère et rivaliser de zèle avec les catholiques dans les honneurs qu'ils lui rendent. Ce qui, pour le dire en passant, est une des choses qui semblent le mieux préparer, pour un avenir prochain, le retour de ces frères égarés dans le sein de l'Église mère et maîtresse, abandonnée par leurs ancêtres (1).

Rien donc ni de plus clair ni de mieux justifié que la liaison très intime entre le culte de Notre Seigneur et celui de sa divine mère. L'un emporte l'autre. Vous rappelez-vous cette femme qui, transportée d'admiration en écoutant le Sauveur Jésus, lui criait cette louange si souvent rappelée par l'Église : « Bienheureuses les

(1) Voici quelques vers de l'un des plus illustres convertis de l'Anglicanisme, qui font très heureusement ressortir l'enchaînement de la dévotion envers la mère avec la dévotion envers le Fils. Ils sont dus à la piété du P. Faber, et les meilleurs, je crois, dit Newman, qu'aient écrits cet auteur. J'en emprunte la traduction à l'opuscule du célèbre Oratorien : *Du culte de la S. Vierge dans l'Église catholique. Lettre au Dr Pusey...* traduit par G. du Pré de Saint-Maur, p. 112.

« Des hommes dédaigneux ont dit froidement que mon amour pour vous me détournait de Dieu. O Mère ! en vous aimant, je n'ai pourtant suivi d'autre voie que la voie foulée sous ses pas par mon Sauveur.

« Qu'ils savent peu ce que vaut ma Mère, ceux qui m'ont adressé ces paroles sans cœur ! A qui donc sur la terre Jésus a-t-il donné la moitié de l'amour dont il vous aimait ?

« Obtenez-moi la grâce de vous aimer davantage encore. Demandez ; Jésus donnera. Alors, ma mère, quand auront passé les peines de la vie, oh ! c'est alors que je vous aimerai véritablement.

« Au terme de son agonie, c'est à moi que Jésus vous légua du haut de la croix. Comment aimerais-je votre Fils, douce Mère, si je ne vous aimais pas » ?

entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri » ! Vous le voyez : elle veut glorifier le Fils ; mais comment le fait-elle ? En glorifiant sa mère. Et c'est ainsi qu'il en sera toujours ; car, encore une fois, les hommages rendus à celle-ci remontent nécessairement à celui-là ; non pas seulement pour cette raison commune qui fait qu'un bon fils se trouve honoré de la déférence qu'on a pour sa mère, mais encore pour une cause exclusivement propre à la perfection de Marie : c'est que tout ce qui provoque notre amour, notre vénération, notre dévotion pour elle, tout cela, nous le savons, lui vient uniquement de Jésus, son Fils et son Dieu, comme d'une source féconde.

Ajoutons une dernière considération qui confirmera ce que nous avons appris par le témoignage des Saints, par l'expérience et de la nature même des choses. C'est que plus j'aimerai la Vierge bénie, plus cet amour me portera de lui-même à l'amour, et, par conséquent, à la glorification de Notre Seigneur : parce que je sais que le plus grand désir de cette mère est de voir son Fils aimé ; parce que mieux je servirai l'un, plus je serai l'objet des complaisances de l'autre : parce que le cœur de Marie reconnaîtra mes hommages par le don, de tous le plus précieux, celui de me faire croître dans la divine dilection.

Je ne saurais mieux terminer ces réflexions que par une belle prière de saint Ildefonse, qui les résume toutes : « C'est à vous que je viens, ô seule Vierge Mère de Dieu... Daignez m'obtenir la grâce de m'attacher de toutes les forces de mon âme à Dieu et à vous ; de servir votre Fils et vous : Lui comme mon Créateur, vous comme la Mère de mon Créateur... Lui comme mon Dieu, vous comme la Mère de Dieu ; Lui

comme mon Rédempteur, vous comme son assistante dans l'œuvre de ma rédemption... S'il a été le prix de mon rachat, ç'a été par ce qu'il a reçu de votre chair; s'il m'a sauvé de mes blessures, c'est qu'il a reçu de vous le corps mortel qui les a guéries par ses plaies. Je suis votre serviteur, parce que votre Fils est mon Seigneur; vous êtes ma Maitresse et ma Dame..., parce que vous êtes la Mère de mon Dieu... *Pour moi, si je veux me soumettre à la mère, c'est pour devenir le serviteur de son Fils; si j'aspire à devenir son domaine, c'est afin de porter plus sûrement à mon Dieu le témoignage de ma sujétion... L'honneur que je donne à la servante, remonte jusqu'au Maître; l'amour que j'ai pour la mère reflue naturellement jusqu'au Fils, et les hommages que j'offre à la Reine vont par elle à la gloire du Roi* » (1).

(1) S. Hildefons., *De Virginit. perpetua S. M.*, c. 12. P. L. xcvi, 105, 180. Un fait raconté dans les *Insinuations de la divine piété de sainte Gertrude*, mais défiguré dans certaines traductions, confirme nettement cette doctrine.

« Un jour de l'Annonciation, le prédicateur s'était fort étendu sur les louanges de la Sainte Vierge, et c'est à peine s'il avait dit quelques mots de l'Incarnation du Fils de Dieu. La bienheureuse en fut choquée. Passant, au retour du sermon, devant l'autel de la Vierge, elle ne sentit pas à la saluer sa plénitude ordinaire de suave affection pour elle, tous les mouvements de son cœur allant à Jésus, le fruit béni des entrailles virginales. Gertrude alors eut peur d'avoir encouru l'indignation de la puissante Reine du ciel. — Ne crains pas, ma bien-aimée, lui dit Jésus pour la rassurer; les louanges que tu donnes à ma mère, encore que ta pensée se porte principalement vers moi, lui sont très agréables. Mais parce que ta conscience te reproche de l'avoir négligée, aie soin désormais de saluer plus dévotement l'image de ma mère très pure, fût-il laissé la mienne sans aucune salutation. — A Dieu ne plaise, ô mon unique amour et tout mon bien, lui répondit Gertrude, que je vous néglige, vous de qui dépend mon salut, vous la vie de mon âme, pour porter vers un autre mes salutations et mon cœur. — Et le bon Maître de lui répondre doucement : Fais ce que je te demande, ô ma bien-aimée. Chaque fois que tu me laisseras pour saluer ainsi ma mère, je t'en saurai gré, et je te récompenserai comme je récompense tout vrai fidèle qui d'un cœur généreux me quitte, moi, le bien des biens, pour travailler à ma plus grande gloire ». *Insinuat. divinæ pietatis*. L. III, c. 20. Coloniae, 1579.

N'y a-t-il donc plus de différence essentielle entre le culte de la bienheureuse Vierge et le culte de Notre Seigneur, et ne sommes-nous pas ramenés à le considérer comme une adoration purement relative? Non certes; et ce serait avoir bien mal compris la doctrine exposée jusqu'ici, que d'en venir à semblable conclusion. Entendez plutôt les maîtres résoudre la difficulté. C'est encore en traitant la question du culte de *latrie* qu'ils l'ont fait. « Il semble, dit saint Bonaventure, qu'il faille adorer la Mère du Christ d'un culte de *latrie*. Car, au témoignage de saint Jean Damascène, l'honneur qu'on lui rend se *rappelle* à Celui qui s'est incarné en elle (1). Donc, s'il faut rendre un culte latreutique à l'image du Christ, parce que le culte de l'image passe au Christ, son prototype, on doit au même titre, *pari ratione*, honorer la Vierge d'un culte semblable, puisque l'honneur de la mère remonte naturellement au Fils ». Telle était l'objection. Voici la réponse du docteur Séraphique : « L'honneur se rapporte à quelqu'un d'une double manière : ou comme à son *sujet*, ou comme à sa *fin*. L'honneur rendu à la Mère du Christ va au Fils, mais comme à sa *fin*; l'honneur rendu à l'image du Christ remonte à lui, mais comme à son *sujet*. C'est pourquoi, qui adore l'image du Christ adore le Christ et non l'image (c'est-à-dire, la matière de l'image); mais qui adore la Mère du Christ adore à la fois le Christ et sa mère » (2).

C'est, quant à la substance, la solution donnée par le docteur Angélique sur le même texte de saint Jean Damascène. Oui, « l'honneur de la mère se rapporte

(1) S. Joan. Damasc., *de Orthod. Fide*. L. IV, c. 17. P. G. xciv.
(2) S. Bonavent., in *Sentent. III*, D. 9, a. 1, q. 3, ad 1.

au Fils : car c'est à cause de lui qu'elle est digne de notre culte. Pourtant, ce n'est pas de la manière que l'honneur de l'image se rapporte à l'exemplaire représenté par elle : car l'image, considérée en elle-même et dans sa réalité propre et matérielle, est réfractaire à toute vénération » (1). Encore une fois, le mouvement de mon esprit et de mon cœur ne s'arrête pas à l'image; il va tout droit par elle au prototype qu'elle représente. Ainsi, lorsque saisi d'admiration dans la lecture d'une œuvre de génie, je dis en la montrant : Quel beau, quel merveilleux livre! Ce n'est pas du livre matériel que je parle, mais des pensées dont il est le signe et l'expression.

Encore donc qu'il y ait nécessairement quelque chose de relatif dans le culte de la Mère de Dieu, comme en celui des Saints, ce culte se distingue par tout lui-même de l'honneur purement relatif que l'on doit soit à la croix du Sauveur, soit aux autres instruments de son supplice. Et la sainte Église le montre bien dans les Offices consacrés à leur mémoire. Jamais, même par un mot, elle ne loue dans ces objets matériels ce qu'ils sont par eux-mêmes, tandis qu'elle exalte en Marie les qualités inhérentes qui l'ont faite si sainte, si grande et si belle.

De tout ce que nous venons de dire on doit tirer une triple conclusion : le culte de Dieu seul est purement absolu, parce que Dieu seul est l'être absolu par nature, l'être indépendant de tout être qui n'est pas lui; le culte des objets inanimés, qu'ils repré-

(1) S. Thom., 3 p., q. 25, a. 5, ad 2. Et encore : « Honor matris refertur ad Filium *non sicut ad subjectum* : scilicet ut sit unus motus in matrem et Filium sicut est in imaginibus; sed refertur in Filium *sicut in finem*, quia propter Filium mater honoratur ». Idem, in *Sentent. III. D. 9, q. 1, a. 2, sol. 3, ad 1.*

sentent le Sauveur ou ses membres vivants et glorifiés, est simplement relatif, parce qu'ils n'ont rien *en eux-mêmes* qui leur mérite nos hommages; enfin le culte de la bienheureuse Vierge et des Saints participe à la fois du culte relatif et du culte absolu, parce que leur excellence, encore qu'elle leur soit propre, descend de Dieu. Toutefois, de peur de tomber dans de regrettables équivoques, c'est par le nom du culte absolu qu'il faut le désigner, comme la substance créée se range aussi dans la catégorie de l'être absolu, bien qu'elle soit essentiellement dépendante de l'Être increé.